

Le racisme européen dans son contexte historique. Réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme

In: Genèses, 8, 1992. pp. 108-131.

Citer ce document / Cite this document :

Miles Robert. Le racisme européen dans son contexte historique. Réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme. In: Genèses, 8, 1992. pp. 108-131.

doi : 10.3406/genes.1992.1123

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_8_1_1123

LE RACISME

EUROPÉEN

DANS SON

CONTEXTE

HISTORIQUE

RÉFLEXIONS SUR L'ARTICULATION DU RACISME ET DU NATIONALISME

Robert Miles

AU COURS des décennies 1960-1970, les travaux britanniques sur le racisme se sont développés en grande partie à l'écart de ceux menés dans les autres pays européens ; mais cet isolement touche à sa fin. Le paradigme des « relations raciales » a été remis en question avec succès dans les années 1980, permettant l'émergence de nouvelles approches théoriques plus ouvertes à une perspective comparative européenne.

D'autre part, ce qui se présente, au moins dans l'Europe de l'Ouest, comme un processus politique commun, bien qu'inégal, encourage une analyse commune européenne. Les développements de l'évolution de la Communauté européenne (et particulièrement l'Acte unique européen) ont conduit, par exemple, à ce que l'immigration soit aujourd'hui considérée comme un enjeu politique dans toute l'Europe.

De plus, dans le contexte de la restructuration du capitalisme depuis le début des années 1970, la crise politique dans la plupart des États-nations européens a tourné, en partie, autour d'un débat sur la présence des immigrés ou plutôt sur la présence de certains groupes d'immigrés¹. Et par ailleurs, à travers toute l'Europe, des organisations politiques fascistes sont sorties de l'isolement dans lequel elles avaient été confinées depuis 1945².

Ce nouvel intérêt manifesté en Grande-Bretagne pour la recherche comparative sur le racisme en Europe fait suite à un élargissement des paramètres à travers lesquels le racisme est analysé. Durant les années 1980, un certain nombre d'auteurs britanniques, qui étaient, à différents égards, influencés par l'analyse marxiste, avaient conclu qu'on ne pouvait pas expliquer de manière pertinente l'expression contemporaine de racisme en Grande-Bretagne sans prendre en compte le nationalisme³. Ailleurs, en Europe, on était arrivé à la même conclusion⁴. L'intérêt pour l'articulation entre racisme et nationalisme a marqué une prise de distance par rapport à la focalisation étroite qui s'était produite

1. C. Wihtol de Wenden, *les Immigrés et la politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1988.

2. L. Chevalier, *Classes laborieuses, classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Hachette, éd. 1978 [*Laboring Classes and dangerous Classes in Paris during the first Half of the Nineteenth Century*, Princeton, Princeton University Press, 1973].

3. M. Barker, *The New Racism*, London, Junction Book, 1981 ; R. Miles, "Racism and Nationalism in Britain", in C. Husband (éd.), "Race" in Britain: *Continuity and Change*, London, Hutchinson, 1987 ; R. Miles, "Recent Marxist Theories of Nationalism and the Issue of Racism", *British Journal of Sociology*, vol. 38, n° 1, 1987, p. 24-43 ; P. Gilroy, *There Ain't no Black in the Union Jack: The Cultural Politics of Race and Nation*, London, Hutchinson, 1987.

4. E. Balibar, « Racisme et nationalisme » in E. Balibar,

jusqu'alors sur la question de savoir si le racisme était ou n'était pas un produit – était ou n'était pas fonction – du capitalisme. Cet intérêt avait structuré directement ou indirectement la plupart des analyses sur le racisme des années 1960-1970 et réfracté les problèmes théoriques plus larges liés à la problématique base/superstructure. En posant le problème comme celui d'une articulation, on suggérait ainsi que les idéologies avaient des déterminants politiques, idéologiques autant qu'économiques.

En Grande-Bretagne, la recherche « sur l'Europe » est maintenant de rigueur. Cependant malheureusement, une partie de ce nouveau débat et de ces nouvelles recherches est conduite sans une réflexion suffisante ni sur les problèmes théoriques qu'ils posent, ni sur les complexités et contradictions historiques. Cet article visera dans un premier temps à identifier certaines de ces difficultés, puis, ensuite, à débattre à la fois des formes du racisme, et de l'articulation du racisme et du nationalisme dans un contexte européen. Dans ce cadre, il sera fait commentaire des principales caractéristiques du débat récent sur le racisme en Grande-Bretagne.

Un nouveau racisme européen ?

Les références à un « nouveau racisme » ou à un « néo-racisme » sont devenues de plus en plus communes dans la littérature britannique des dix dernières années. En réalité, l'idée d'un nouveau racisme est même devenue l'élément constitutif d'une nouvelle orthodoxie radicale. Au début des années 1980, un nouveau racisme fut repéré dans le discours des politiciens de droite des années 1970. Barker notait que les références à la « race », et à l'infériorité biologique avaient ouvert la voie à un argument selon lequel il était naturel pour les gens d'une même communauté de vouloir vivre entre eux et d'exprimer de l'hostilité à la présence de populations culturellement différentes qui avaient « leur propre pays » pour vivre⁵.

Plus récemment, dans une analyse sur les implications de l'introduction de l'Acte unique européen, Sivanandan⁶, a également identifié un nouveau racisme. Cette variante est, en plus, décrite comme un « racisme européen », un « racisme paneuropéen » et

I. Wallerstein, *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988 ; O. Austrata *et al.*, *Theorien über Rassismus*, Berlin, Argument-Verlag, 1989.

5. M. Barker, *The New Racism*, *op. cit.*, p. 4 et 21-22.

6. A. Sivanandan, "The New Racism", *New Statesman and Society*, n° 4, November 1988, p. 8-9.

un « racisme eurocentrique », qui, selon l'auteur, « émerge des interstices du vieux racisme ethnocentrique⁷ ». Ce concept d'un racisme nouveau et européen a structuré une analyse de l'expression contemporaine du racisme dans la Communauté européenne dans laquelle les différents racismes nationaux sont présentés comme constituant un nouveau racisme unitaire pan-européen⁸.

Balibar affirme lui aussi avoir identifié l'émergence d'un « racisme moderne⁹ » ou d'un « racisme européen¹⁰ ». Pour Balibar, « ce n'est pas une simple variante des premiers racismes » mais plutôt « une *nouvelle* configuration¹¹ ». Ce qui est précisément nouveau dans cette configuration c'est qu'il ne s'agit jamais simplement d'une « *relation à l'Autre* » fondée sur un détournement pervers de la différence culturelle et sociologique, il s'agit d'une relation à l'Autre « *médiatisée par l'intervention de l'État* », il s'agit « *d'une relation conflictuelle à l'État "vécue" de manière déformée et "projetée" comme une relation à l'Autre*¹² ». Cela implique que les modes de racisme précédents ou « anciens » étaient « simplement » des discours de la différence, représentant l'Autre comme une essence de caractère mythologique et évaluée négativement. Le nouveau racisme de Balibar est donc nouveau parce qu'il « reflète » l'originalité de la structure sociale et des rapports de force qui se sont constitués en Europe à la fin du XX^e siècle¹³.

Que devons-nous déduire de ces argumentations très proches ? La conclusion la plus plausible est que ce nouveau racisme se présente sous trois formes différentes. Mais elle est peut-être trop optimiste. Une évaluation plus critique soulignerait que les trois auteurs divergent sur la nature et sur les origines du nouveau racisme. D'après Barker, le nouveau racisme est très différent de « l'ancien » – et atypique – racisme du XIX^e siècle. Mais si le racisme du XIX^e siècle était une aberration historique, on peut penser que le nouveau racisme constitue un retour à une forme de racisme historiquement typique qui existait avant le XIX^e siècle. Barker ne parvient pas à identifier les caractéristiques de ce racisme. En réalité son analyse est vide de tout contenu historique¹⁴.

Pour Sivanandan, le nouveau racisme est issu d'une forme de racisme ethnocentrique plus ancien. Mais,

7. A. Sivanandan, *ibid.*

8. A. Sivanandan, "Editorial", *Race and Class*, vol. 32, n° 3, 1991, p. V-VI ; F. Webber, "From Ethnocentrism to Euro-Racism", *Race and Class*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 11-18.

9. E. Balibar, "Es Gibt Keinen Staat in Europa: Racism and Politics in Europe Today", *New Left Review*, n° 186, 1991, p. 15.

10. E. Balibar, *ibid.*, p. 6.

11. E. Balibar, *ibid.*, p. 11.

12. E. Balibar, *ibid.*, p. 15.

13. E. Balibar, *ibid.*, p. 11.

14. R. Miles, *Racism*, London, Routledge, 1989, p. 62-66.

parce que lui non plus ne précise pas les caractéristiques respectives de chacune de ces différentes formes, ce qui fait la nouveauté du nouveau racisme européen n'apparaît pas clairement. En fait, si l'on se réfère à ses premiers écrits, le nouveau et l'ancien racisme sont remarquablement similaires. L'objet de ce nouveau racisme, ce sont « les immigrés, réfugiés et demandeurs d'asile déplacés de leur propre pays par les dommages causés par le capital international », en tant qu'« émigrés du tiers monde », que « noirs »¹⁵, catégories qui sont restées l'objet de son analyse du racisme depuis les années 1970¹⁶. La seule chose qui paraît nouvelle dans cette analyse c'est que c'est toujours la même vieille histoire qui maintenant se reproduit dans tous les États-nations de la Communauté européenne.

Le nouveau racisme de Balibar ne représente pas une continuité, mais une rupture avec le passé : c'est un racisme postmoderne en tout sauf par son nom, une nouvelle forme « reflétant » la nouveauté du caractère totalisant des relations contemporaines de domination. L'un des aspects de cette originalité réside pour Balibar dans l'intervention de l'État. Mais cette médiation de l'État dans l'identification de l'Autre est-elle une forme originale et distincte de la forme courante des relations de domination ? Ailleurs, Balibar se réfère au nazisme, au colonialisme et à l'esclavage comme constructions dans lesquelles le racisme a joué un rôle idéologique et politique majeur dans la structuration des relations sociales¹⁷. Et, dans ces trois constructions *historiques*, l'État était le médiateur central de la relation entre dominant/dominé et l'ensemble des institutions qui ordonnait et légitimait les relations sociales conformément aux discours racistes¹⁸. Pour parler de manière plus abrupte, il est faux de laisser croire, alors que le XX^e siècle touche à sa fin, que l'intervention de l'État constitue, en Europe seulement, une caractéristique nouvelle des relations sociales contemporaines, y compris celles structurées par le racisme.

Étant donné ces contradictions entre les différentes conceptions du nouveau racisme, il est difficile de conclure que chacune est fondée. Et même si l'on admet que chacune peut contenir une part de vérité, il est impossible de déterminer où elle se situe sans démêler ces contradictions. Ceci est dû en partie à ce

15. A. Sivanandan, "The New Racism", *op. cit.*

16. A. Sivanandan, *A Different Hunger: Writings on Black Resistance*, London, Pluto Press, 1982.

17. E. Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 56-59.

18. R. Miles, *Capitalism and Unfree Labour: Anomaly or Necessity?*, London, Tavistock, 1987.

que l'aspect novateur du concept de *nouveau* racisme suppose la référence à une autre modalité antérieure du racisme, un *vieux* racisme, qui servirait de référent pour apprécier la nouveauté de l'autre. En d'autres termes, l'analyse historique est une précondition nécessaire de l'existence du concept de nouveau racisme. Et si le nouveau racisme est, de plus, décrit comme un phénomène spécifiquement, voire uniquement européen, alors cette histoire doit être, en partie, une histoire européenne.

J'ai trois réserves à formuler sur la notion courante de nouveau racisme européen. D'abord, il y a de bonnes raisons pour caractériser l'ancien racisme du XIX^e siècle comme un racisme *européen*. En Europe, ceux qui ont contribué à la science des « races » étaient au courant, et souvent très bien informés du travail des membres de la « communauté des savants » dans les autres pays¹⁹. Étant donné que les recherches menées et les conclusions tirées dans un pays stimulaient et légitimaient leur développement dans un autre, il y a en effet un sens dans lequel on peut décrire le développement du racisme biologique, scientifique du XIX^e siècle en Europe, comme un racisme européen. Cela revient à dire qu'il n'y a rien de nouveau à projeter en imagination l'Europe comme le site d'accueil de populations et d'identités racialisées : ce qui est nouveau, ce sont les déterminants et le contenu de cette représentation imaginaire.

Par ailleurs, le développement de ce racisme scientifique ne peut pas être isolé du contexte plus large dans lequel il se produisait. Les représentations européennes de l'Autre d'au-delà de l'Europe ont été influencées par le colonialisme et, à la fin du XIX^e siècle, tous les États-nations de l'Europe du Nord-Ouest avaient une histoire coloniale, même si l'engagement de l'Espagne, du Portugal, de la Grande-Bretagne, de la France et des Pays-Bas, était plus extensif et établi depuis plus longtemps.

Un indice de cette participation collective apparaît dans le fait que ceux qui étaient directement engagés dans le colonialisme se référaient souvent à eux-mêmes en tant qu'« Européens » ; de même ceux qui étaient l'objet de cette pratique coloniale, se référaient eux aussi aux premiers comme à des « Européens ». Pour ces raisons, le « vieux » racisme du XIX^e siècle peut être aussi décrit comme européen, même si le contexte économique

19. R. Miles, *ibid.*, p. 34.

et politique dans lequel sa transformation partielle s'est effectuée a changé sous certains aspects fondamentaux.

Deuxièmement, j'ai des réserves sur le caractère holistique et totalisant qui est souvent attribué à la notion de racisme européen. Il y a un certain nombre de travaux qui lient l'origine de ce racisme à une espèce de corpus de valeurs et de préceptes partagés au moment de l'émergence de l'Europe comme force matérielle et politique dans le monde en évolution des XVI^e et XVII^e siècles²⁰. La période européenne des Lumières est au cœur de cette argumentation. Goldberg par exemple, prétend que « la cohérence du projet raciste à cette époque est *fonction* des éléments pré-conceptuels qui ont structuré les tendances racistes²¹ ». Ces éléments comprennent la classification, l'ordre, la gradation, la hiérarchie, etc., et ils « génèrent les concepts et les catégories à travers lesquels le racisme est exprimé et perçu²² ». Certains auteurs font remonter l'origine des fondements de ce rationalisme à une philosophie grecque plus ancienne²³, repoussant ainsi encore plus loin les origines du racisme.

Cet argument pourrait être interprété dans le sens d'une acceptation de l'idée que la culture européenne, *dans sa nature même*, est raciste. Si c'est bien le sens de l'argumentation, alors le présupposé d'essentialisme est fondé. Mais examinons l'argument avec plus de soin. Il est vrai que, sans la science, il n'aurait pas pu y avoir de racisme scientifique. Il est également vrai que l'exécution massive et rationnellement planifiée de juifs, gitans, homosexuels et communistes dans les camps de concentration était *fonction* de l'invention de gaz empoisonnés comme le cyanure. Ce sont des vérités élémentaires et simples. Mais leur valeur analytique réside précisément dans le sens de *fonction*. Est-ce que l'invention du cyanure *explique*, par exemple, la tentative fasciste de résoudre pour l'éternité la « question juive » ? Il y a d'autres moyens de faire des exterminations de masse et, question peut-être plus significative encore, pourquoi la « question juive » était-elle un enjeu politique majeur dans l'Allemagne fasciste ? Le fait de l'invention d'un gaz empoisonné ne fournit aucune sorte de réponse à ces interrogations.

De même le développement des tentatives pour trouver de l'ordre dans le monde, pour identifier des hiérarchies, etc., n'expliquent pas pourquoi tant de

20. E. Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*

21. D. T. Goldberg, "The Social Formation of Racist Discourse", in D. T. Goldberg (éd.), *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990.

22. D. T. Goldberg, *ibid.*

23. C. Delacampagne, *L'invention du racisme*, Paris, Fayard, 1983.

praticiens de la science ont transformé l'idée de race dans le but d'affirmer l'existence d'une hiérarchie fixe, biologique, des différents types d'êtres humains. Le principe de classification, ni même celui de hiérarchie, ne conduisent pas inévitablement à la formulation de discours racistes. Le simplisme de l'affirmation selon laquelle ces facteurs préconceptuels « traduisent en termes généraux l'expression de ces acteurs qui parlent et agissent en termes racistes²⁴ » n'intègre ni la multidimensionnalité, ni le caractère contradictoire ni les conséquences de l'époque européenne des Lumières. Ainsi, s'il est vrai que certaines formes de racisme trouvaient leurs fondements dans les principes du paradigme du nouvel humanisme, ces principes, en eux-mêmes, n'expliquent pas ces racismes. Il y avait, dans les Lumières, de nombreux courants idéologiques différents, et la manière dont on les utilisait n'était pas déterminée par les idées elles-mêmes mais par les intérêts des différents groupes qui cherchaient à les utiliser. Il est en outre significatif que le racisme scientifique, tel qu'il se développait en Europe, ait fait l'objet de sérieux questionnements. Ces critiques ont peut-être été tenues pendant une bonne partie des XVIII^e et XIX^e siècles, mais leur existence appelle une explication. Les critiques scientifiques des typologies de « races » qui étaient devenues de plus en plus hégémoniques dans les années 1920 et 1930²⁵ présentent de nombreuses similitudes avec les écrits scientifiques et philosophiques du XVIII^e siècle. Le principe sous-tendant les systèmes de classification fixe et par groupes, sans continuité, fut critiqué très peu de temps après sa formulation. Les critiques proposaient le principe alternatif de continuité et affirmaient que les frontières supposées fixes entre les différents types d'êtres humains étaient des constructions sociales plutôt que des créations de la nature²⁶.

En d'autres mots, si les « Lumières » nous ont légué le racisme, elles nous ont aussi légué les fondements d'une *critique* du racisme enracinée dans le même terrain préconceptuel mis en place par la transformation des « manières de voir » qui s'était produite au XVII^e siècle. A cet égard, il est pertinent de noter que c'est vers les scientifiques que l'Unesco s'était tournée quand elle cherchait à discréditer les idées du racisme scientifique qui avaient été mises en œuvre par les

24. D. T. Goldberg, "The Social Formation of Racist Discourse", *op. cit.*

25. E. Barkan, *The Retreat of Scientific Racism: Changing Concepts of Race in Britain and the United States between the World Wars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

26. H. L. Gates, "Critical Remarks", in D. T. Goldberg (éd.), *Anatomy of Racism*, *op. cit.*, p. 320-323.

fascistes dans les années 1930 et 1940²⁷. Et comme je l'ai montré ailleurs²⁸, les idées et les arguments que ces scientifiques employaient avaient des antécédents dans le produit de la pratique scientifique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Mon erreur a été de ne pas faire remonter plus loin dans le temps historique le développement de cet antiracisme scientifique. En affirmant que le racisme et l'anti-racisme (ou plutôt certains exemples de racisme et d'anti-racisme), trouvent tous deux leurs racines dans le siècle des Lumières européen, on admet potentiellement qu'ils reproduisent la même logique mais avec un sens et des évaluations inversées (à la manière du reflet dans un miroir), et, par conséquent, que chacun appelle et légitime l'autre²⁹. Cela pose de vraies difficultés qui réclament un examen particulièrement attentif. Afin de ne pas se retrancher dans une trop grande approximation, on peut défendre l'idée que les principes des Lumières ont créé un terrain sur lequel une contradiction (entre racisme et anti-racisme) a pu être formulée ; que l'existence de cette *contradiction* a ouvert la voie à deux possibilités : soit sa négation, soit sa reproduction, comme dans un miroir, toujours répétée à la manière d'une boucle sans fin. Ainsi, si l'on doit prendre au sérieux l'analyse du racisme européen, on pourrait l'aborder avec le présupposé que son développement est un processus contesté et contradictoire plutôt que linéaire et incontesté.

Troisièmement, la distinction entre « ancien » et « nouveau » racisme présuppose une évolution linéaire : par définition, elle classe historiquement les différentes formes de racisme uniquement comme des caractéristiques de conjonctures différentes. En l'absence d'une évidence qui fonderait cette interprétation historique, il est sans doute plus pertinent de conceptualiser la distinction comme une différence de forme et de contenu plutôt que comme une distinction chronologique. De cette façon, on laisse ouverte la question de savoir quelles étaient les modalités dominantes du racisme dans les différentes conjonctures. Par exemple, Taguieff a traduit analytiquement la distinction de Barker entre ancien et nouveau racisme en recourant aux notions de *racisme inégalitariste* et de *racisme différentialiste*³⁰, évitant ainsi l'implication que le racisme

27. A. Montagu, *Statment on Race*, London, Oxford University Press, 1972.

28. R. Miles, *Racism*, *op. cit.*, p. 36-37.

29. P.-A. Taguieff, *la Force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1988 ; et du même auteur, *The New Cultural Racism in France*, Telos, 1990, p. 83 et p. 109-122.

30. P.-A. Taguieff, *la Force du préjugé*, *op. cit.*, p. 321-323.

contemporain est, *par définition*, un phénomène nouveau ou « postmoderne ».

S'il existe des difficultés à conceptualiser ce racisme nouveau, européen, il est vrai que les expressions contemporaines du racisme en Europe (ou plutôt, certaines d'entre elles) diffèrent à certains égards de celles des périodes précédentes. Certaines formes de racisme ont été transformées mais la nature de cette transformation n'a pas encore été décrite ni expliquée avec pertinence. Trop souvent les analyses de la situation contemporaine sont dépourvues de perspective historique : le présent est comparé à un passé imaginaire. Dans le but de retrouver le passé, une analyse comparative historique du développement du racisme et de l'anti-racisme en Europe devient une urgente nécessité.

Typologies du racisme

Le fait de théoriser le concept de racisme dans un sens où il ne désigne pas une essence singulière et immuable favorise la possibilité d'une telle analyse. L'intégration, dans les débats britanniques récents, de ces notions d'ancien et de nouveau racisme permet de supposer que l'on peut parler de *racismes* distincts, chacun pouvant avoir sa propre localisation dans le temps et dans l'espace. En effet l'une des avancées analytiques importantes des années 1980 a été la création du concept de *racismes*. Elle résultait d'une critique de l'hypothèse ou de l'affirmation selon laquelle l'objet du concept de racisme était un ensemble singulier et statique de croyances et d'évaluations négatives. Nous devrions plutôt, et c'est le sens de la contre-argumentation, comprendre ce concept comme référant à tout un ensemble d'exemples du racisme historiquement spécifiques, comportant chacun des contradictions et étant dans un mouvement constant³¹.

31. S. Hall, "Race, Articulation and Societies Structured in Dominance", in Unesco (éd.), *Sociological Theories: Race and Colonialism*, Paris, Unesco, 1980 ; Centre for Contemporary Cultural Studies (éd.), *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*, London, Hutchinson, 1982 ; D. T. Goldberg (éd.), *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990.

Même si le concept de *racismes* représente incontestablement une avancée analytique importante, la promesse dépasse de loin le résultat. Ceci en partie parce que le caractère problématique du concept antérieur de racisme est un peu trop vite marginalisé comme « question académique ». L'analyse commence communément par une identification *ad hoc* des caractéristiques définissant le racisme dérivées d'une représentation empirique du discours contemporain. Par exemple, une

grande partie de la littérature britannique récente suppose (et parfois prétend) que le seul racisme ou, celui qui est le plus important est celui qui a les « Noirs » comme objet. Même si les preuves ne manquent pas pour souligner l'expansion évidente de cette forme de racisme en Grande-Bretagne, on aboutit souvent à une conception exclusive du racisme, aveugle ou n'acceptant pas l'existence de ses différentes formes possibles. En vérité, certains auteurs aux États-Unis et en Europe ont même proposé des définitions du concept de racisme excluant de leur objet la population « non noire »³².

Cette fermeture théorique est très problématique³³. Elle est aussi inutile du point de vue analytique si l'on accepte l'idée de Hall selon laquelle les racismes sont « historiquement spécifiques³⁴ ». Cette conception donne priorité à l'analyse historique et suppose la possibilité d'établir des continuités (et des discontinuités) dans l'expression des différentes modalités de racisme à travers le temps historique et l'espace. Mais la notion de *racismes* n'abolit pas le concept de racisme : au contraire elle nous y ramène, avec le besoin encore plus urgent d'être clair sur l'objet auquel il réfère. L'histoire se présente comme une succession d'époques et de discours auxquels nous ne pouvons commencer à donner sens que si nous déterminons à l'avance ce que nous cherchons précisément. En d'autres termes, nous devons avoir au moins une définition préliminaire de ce que ces différents racismes ont en commun pour garantir leur désignation comme exemples d'un même genre de phénomène, comme racismes. Alors seulement, nous pourrions établir des périodes et sélectionner dans cette histoire pour identifier des racismes historiquement spécifiques. En outre l'idée selon laquelle il existe différents racismes ne permet pas en elle-même d'identifier les dimensions et les catégories analytiques à partir desquelles il est possible d'élaborer une typologie des racismes. Comment allons-nous catégoriser ces différents racismes ? Doivent-ils être classés selon leur objet, leur structure ou selon la conjoncture historique dans laquelle ils apparaissent ou sont reproduits ? Ou par quelle combinaison de ces divers éléments ? En fait, le concept de *racismes* suppose un travail préliminaire d'analyse conceptuelle.

32. D. Wellman, *Portraits of White Racism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977 ; T. Van Dijk, *Racism and the Press*, London, Routledge, 1991 ; P. Essed, *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Essay*, Newbury Park, Sage, 1991.

33. R. Miles, *Racism*, *op. cit.*, p. 54-61.

34. S. Hall, "Race, Articulation and...", *op. cit.*, p. 336.

35. C. Holmes, *John Bull's Island: Immigration and British Society 1871-1971*, London, Macmillan, 1988 ; et du même auteur, *A Tolerant Country? Immigrants Refugees and Minorities in Britain*, London, Faber, 1991.

36. R. Miles, *Racism and Migrant Labour: A Critical Text*, London, Routledge, 1982 ; P. Cohen, "The Perversions of Inheritance: Studies in the Making of Multi-Racist Britain", in P. Cohen, H. S. Bains (éds.), *Multi-Racist Britain*, London, MacMillan, 1988.

37. G. L. Mosse, *Toward the Final Solution: A History of European Racism*, London, Dent & Sons, 1978 ; I. Geiss, *Geschichte des Rassismus*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1988.

38. N. Ascherson, "A Breath of Foul Air", *The Independent on Sunday*, 11 November 1990.

39. M. Billig, *Fascists: A Social Psychological View of the National Front*, London, Harcourt Brace Javanovich, 1978.

40. *Independent*, 10 juin 1990 et 25 août 1991.

41. A. Memmi, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1985 [*The Colonizer and the Colonized*, London, Earthscan Publications, 1990] ; P.-A. Taguieff, *la Force du préjugé*, op. cit. ; E. Balibar, « Racisme et nationalisme », op. cit.

42. E. Balibar, *ibid.*, p. 56-65.

43. R. Miles, »Die Idee der "Rasse" und Theorien über Rassismus: Überlegungen zur britischen Diskussion«, in U. Bielfeld (éd.), *Das Eigene und das Fremde: Neuer Rassismus in der Alten Welt*, Hamburg, Junius Verlag, 1991.

Dans les débats récents, en Grande-Bretagne, peu d'auteurs ont poussé leur analyse au-delà de cette forme contemporaine singulière du racisme que l'on analyse généralement comme ayant la « population noire » comme seul et unique objet³⁵. Ceux qui ont remis en cause cette conception ont bâti des typologies qui tendent à être organisées en référence à l'objet du racisme et à sa conjoncture historique³⁶. Le travail de Cohen souligne le silence des débats britanniques récents sur le racisme anti-juifs et démontre, à partir de là, la nécessité d'une analyse globale de l'interrelation entre les racismes historique et contemporain. Faute de quoi les chercheurs britanniques seront mal préparés pour contribuer à l'analyse des racismes en Europe. Le racisme anti-juifs est une dimension centrale des histoires du développement de l'État-nation, en France, en Allemagne ou aux Pays-Bas par exemple³⁷, de même que l'expression grandissante du nationalisme en Europe centrale et de l'Est depuis l'effondrement du communisme révèle souvent cette même forme de racisme³⁸. Les récents événements en Grande-Bretagne renforcent l'importance de ce défi analytique. Le racisme anti-juifs est resté un argument central de l'idéologie politique néo-fasciste depuis 1945³⁹ et l'on a assisté récemment à une escalade de la violence à l'encontre des communautés juives en Grande-Bretagne⁴⁰.

En France, les débats récents ont davantage cherché à préciser les distinctions analytiques entre les diverses modalités de racisme⁴¹. Les distinctions et la typologie historique de Balibar⁴² sont en ce sens d'utiles réflexions même si elles ne sont pas encore systématiques : elles proposent une série de distinctions analytiques auxquelles on peut avoir recours pour étendre la recherche historique existante. Balibar reconnaît (à juste titre) leur caractère abstrait et il admettrait probablement que leur utilité et leur pouvoir analytique restent à établir dans la perspective d'une analyse historique des différents racismes en Europe et de l'Europe. Pour contribuer à cette tâche, il est intéressant d'explorer la distinction qu'il fait entre racismes de l'intérieur et racismes de l'extérieur⁴³.

Racismes de l'intérieur et de l'extérieur

La dichotomie implique l'existence d'une frontière. L'usage de la catégorie « Europe » offre une première approximation de la localisation de cette frontière : la limite de l'Europe marque la distinction entre *intérieur* et *extérieur*. Mais l'objet de la catégorie, lui, reste à définir. Son usage contemporain ne définit pas une entité géographique abstraite, indépendante des relations sociales.

Son référent contemporain est un ensemble d'États-nations dont les relations sociales sont structurées par le mode capitaliste de production et qui sont localisées dans l'espace, au centre et à l'ouest d'une masse continentale. Cet ensemble inclut quelques-uns des États-nations les plus puissants économiquement et politiquement, à l'intérieur du système capitaliste mondial. Mais, il y a mille ans, l'Europe ainsi définie n'existait pas⁴⁴. Cet espace territorial n'était alors défini que par un réseau lâche de villes commerciales, de seigneuries et de monastères, et la majorité de la population, constituée de paysans engagés dans la production agricole locale. Il n'y avait pas d'unité politique centralisée, et, au sud, la frontière touchait le monde musulman. Rien ne permettait que les populations vivant, à cette époque, et dans cet espace territorial, puissent s'imaginer elles-mêmes comme appartenant à une communauté unique, comme Européens.

Ainsi quand je me réfère à *l'intérieur* de l'Europe, je fais allusion à la transformation de cet espace territorial de relations sociales féodales en une structure d'États-nations capitalistes qui préfigurait, au XIX^e siècle, sa forme actuelle. Cette transformation s'était effectuée, en partie, par l'établissement de relations multiples avec les territoires extérieurs à l'Europe : avec le développement du système capitaliste mondial, l'intérieur et l'extérieur de l'Europe ont alors formé un ensemble, mais un ensemble structuré par une hiérarchie de pouvoir, politique et économique.

Les contributions et les explications sur le racisme dans de nombreux pays européens ont mis l'accent sur la signification contemporaine de *l'extérieur*. En particulier le *paradigme colonial du racisme* montre que le

44. C. Tilly, *Coercition, Capital, and European States, AD 990-1990*, Oxford, Basil Blackwell, 1990, p. 38-46 ; J. Abu-Lughod, *Before European Hegemony: The World System AD 1250-1350*, New York, Oxford University Press, 1989 ; K. Pomian, *l'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, 1990, p. 36-41.

colonialisme a été légitimé par le racisme et que, par conséquent, les images que les Européens avaient des populations colonisées avaient un contenu raciste. Ainsi quand les populations colonisées ont émigré, après 1945, vers leurs « mères-patries » respectives en Europe (notamment la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la France) pour fournir une force de travail, cette imagerie raciste fut reproduite et remaniée pour *intégrer* cette présence supposée nouvelle dans les États-nations européens⁴⁵. Ce paradigme est très étroitement lié à celui du travail immigré que l'on a aussi utilisé pour expliquer les racismes contemporains en Europe⁴⁶.

Ces deux paradigmes s'articulent sur un même ensemble de relations sociales : les relations résultant d'une exploitation de la force de travail et de la légitimation du mode d'exploitation, les relations résultant du déplacement du capital (des capitalistes) et du travail (des travailleurs) dans différents endroits du monde, les relations résultant d'un développement économique inégal et irrégulier, les relations sociales résultant de la contradiction entre l'utilisation et la reproduction de la force de travail et ainsi de suite. Les deux posent l'existence d'un lien entre l'économique et l'idéologique, un lien qui est présenté différemment, comme fonctionnel ou contradictoire. Tous deux, par conséquent, tracent une continuité depuis l'exploitation du travail à l'époque coloniale durant les XVII^e, XVIII^e, et XIX^e siècles jusqu'à l'exploitation du travail d'origine coloniale et/ou périphérique au centre du système mondial capitaliste durant la seconde moitié du XX^e siècle.

Certaines formes contemporaines du racisme en Europe s'expliquent en partie par ces deux paradigmes, mais ils ne les expliquent pas toutes. Ils n'expliquent pas non plus toutes les formes historiques du racisme. Ceci est visible notamment dans le silence des analyses fondées sur l'économie politique de la migration du travail sur cette forme de racisme dont les juifs sont l'objet. Autrement dit, il n'y a pas nécessairement de lien entre l'expression du racisme et l'immigration de populations de l'extérieur, colonisées, comme sources de forces de travail : il y a certaines formes de racisme dont des populations *intérieures*, bien plus que des populations *extérieures*, sont l'objet (les Juifs, les Gitans, etc.). L'explication de ces autres formes de

45. A. Memmi, *Portrait du colonisé...*, op. cit.

46. S. Castles, H. Booth, T. Wallace, *Here for Good: Western Europe's New Ethnic Minorities*, London, Pluto Press, 1984.

racismes historiquement spécifiques doit être recherchée ailleurs : on peut expliquer certaines d'entre elles par une analyse du développement des relations économiques et politiques à l'intérieur de l'Europe.

Racismes de l'intérieur : l'articulation nationalisme/racisme

L'histoire de la construction de l'intérieur de l'Europe est une histoire de l'interrelation entre l'émergence d'un mode capitaliste de production et la création d'un système d'États-nations. Ces États-nations sont le produit de stratégies et de pratiques spécifiques, d'un processus de nationalisation⁴⁷ qui, si on l'évalue à l'aune de l'idéologie justifiant le nationalisme, est incomplet et toujours en cours. C'est ce processus politique qui devrait être analysé dans son association avec le développement du mode capitaliste de production, si l'on voulait comprendre l'origine et le développement de certaines formes *intérieures* du racisme en Europe.

Depuis le XVII^e siècle, les espaces territoriaux à l'intérieur desquels les différentes classes féodales se sont organisées en Europe (et qu'elles n'ont pas seulement défendus mais qu'elles ont aussi cherché à étendre par la lutte pour pouvoir en retirer un surplus économique) ont été progressivement élargis, puis réorganisés par le pouvoir central de l'État de plus en plus soumis au contrôle des différentes bourgeoisies. C'est comme élément central de ce processus que les frontières des nations furent fixées et défendues. A partir de la fin du XVIII^e siècle, le patchwork culturel de l'Europe a été reconstruit conformément aux préceptes de l'idéologie du nationalisme qui servait de plus en plus d'outil de légitimation au cours du XIX^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, la multiplicité des langues, des identités locales et régionales, des « modes de vie » différents (évidents dans les modes d'alimentation, les vêtements, les croyances religieuses) en Europe était un objet de cette réorganisation culturelle qui cherchait sciemment à mettre la réalité en phase avec l'idéologie. Ce fut souvent une tâche considérable : par exemple, en France, en 1789, 50 % de la population ne parlait pas du tout le français, tandis qu'au moment de l'unification italienne en 1860, 2,5 % seulement de la population utili-

47. T. Nairn, *The Break-up of Britain*, London, Verso, 1981, p. 281 ; E. Balibar, « La forme nation : histoire et idéologie », in E. Balibar, I. Wallerstein, *Race, nation, classe...*, op. cit., p. 122-126 ; G. Noiriel, *la Tyrannie du national : le droit d'asile en Europe 1793-1993*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, p. 84-93.

sait l'italien pour ses usages quotidiens⁴⁸. Cette multiplicité fut également un obstacle formidable, un fondement pour la résistance à ces forces de changement.

Mais le ressort de cette transformation n'était pas seulement politique. L'impulsion pour la nationalisation reposait aussi sur le développement du mode capitaliste de production : les paysans étaient aussi en train de devenir des prolétariens *nationalisés* à travers toute l'Europe⁴⁹. L'extension de la production de marchandises à l'intérieur de ces frontières nationalisées s'accompagnait d'une migration campagnes/villes, de la croissance des villes, de la production industrielle, et de la commercialisation de la production agricole. Ces transformations avaient leur propre effet désintéressé sur les formes de culture locales et régionales. Mais par sa nature même, c'était une transformation inégale dans et entre les États-nations⁵⁰ : la production de biens industriels était concentrée dans certains endroits et s'effectuait à des vitesses différentes. Même si au milieu du XIX^e siècle, peu de zones rurales restaient hors de l'influence de cette transformation, l'hétérogénéité culturelle était loin d'avoir été éliminée dans chacun des États-nations.

Le projet de nationalisation cherchait à construire une identité nationale et une culture nationale dans chaque État-nation en Europe. Le concept de « colonialisme intérieur⁵¹ » est tout à fait utile pour décrire ce processus de transformation culturelle. Des modes de vie et de reproduction culturellement distincts ont été gommés ou reconstitués dans des formes différentes, après la migration d'une grande proportion de la paysannerie rurale et du prolétariat vers les villes et les cités en expansion. Les langues étaient marginalisées ou éliminées par l'introduction d'une éducation d'État obligatoire qui cherchait à inculquer la connaissance de la langue nationale. Et l'extension du droit de vote requerrait la participation d'une proportion croissante de la population (mais toujours pas d'une majorité jusqu'à ce que les femmes soient considérées comme citoyens à part entière) dans un système politique nationalisé qui plus tard renforça l'idée de la nation comme une unité politique dans laquelle chaque individu avait un intérêt direct.

48. E. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

49. E. Weber, *Peasants into Frenchmen: The Modernisation of Rural France 1870-1914*, London, Chatto and Windus, 1977 [Traduction française : *la Fin des terroirs*, Paris, Fayard, 1983].

50. G. Noirel, *les Ouvriers dans la société française*, Paris, Seuil, 1986, p. 43-82 [*Workers in French Society in the 19th and 20th Centuries*, Oxford, Berg, 1990, p. 33-71].

51. M. Hechter, *Internal Colonialism: The Celtic Fringe in British National Development*, London, Routledge and Kegan Paul, 1975.

L'histoire de la formation de l'État-nation en Europe est une histoire d'une multiplicité de processus *intérieurs* incluant ceux de *racialisation* et de *civilisation*. Le concept de *racialisation* est maintenant souvent utilisé dans les analyses en Grande-Bretagne et ne justifie pas que l'on s'y attarde ici⁵². Le concept de civilisation apparaît couramment dans les analyses de cette forme particulière de racisme articulée dans les colonies européennes du XIX^e siècle (un racisme qui se revendiquait comme « le fardeau de l'homme blanc » pour civiliser « les races arriérées » de l'Afrique et de l'Asie) ; mais cet usage ignore fréquemment le fait que l'origine du processus auquel il réfère réside *en* Europe même. Le processus de civilisation fut engagé par quelques aristocraties féodales européennes qui cherchaient à « raffiner » leur propre comportement⁵³. Un code de bonnes manières réglant la façon de conduire la vie quotidienne fut élaboré puis corrigé, posant les critères que devait suivre toute personne désirant se faire accepter comme civilisée. La notion de personne civilisée présupposait et identifiait l'existence de son contraire, contraire permettant la mesure du succès en tant qu'il rappelait les dangers guettant ceux qui refusaient de lutter pour se civiliser eux-mêmes : le Soi civilisé et l'Autre non civilisé constituaient une inséparable dialectique.

L'émergence du mode capitaliste de production fournit un contexte nouveau encadrant et supportant le processus de civilisation. L'initiative venait de la bourgeoisie montante qui (contrairement aux aristocraties féodales) ne cherchait pas seulement à se civiliser elle-même mais aussi les classes subordonnées qu'elle dominait : la paysannerie rurale et la classe ouvrière urbaine en expansion. En Europe, civilisation devint synonyme de nationalisation. Dans les interstices de cette articulation, une modalité du racisme s'exprimait⁵⁴ : l'« arriération » et l'« insularité » des paysans ruraux, la « sauvagerie » de la classe ouvrière urbanisée étaient souvent interprétées comme des attributs biologiques qui faisaient obstacle à leur intégration en tant que « races » dans la communauté nationale⁵⁵.

Par exemple, après la répression de la révolte jacobite en 1745, l'État britannique chercha à pacifier et à civiliser les populations des Highlands d'Écosse par l'introduction de la religion protestante, de la loyauté

52. Pour une définition, cf. R. Miles, *Racism*, *op. cit.*

53. N. Elias, *la Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

54. R. Miles, »Die Idee der Rasse und Theorien über Rassismus: Überlegungen zur britischen Diskussion«, in U. Bielfeld, (éd.), *Das Eigene und das Fremde: Neuer Rassismus in der Alten Welt*, *op. cit.*

55. L. Chevalier, *Classes laborieuses, classes dangereuses...*, *op. cit.* ; G. S. Jones, *Outcast London: A Study of the Relationship Between Classes in Victorian Society*, Harmondsworth, Peregrine Books, 1976 ; E. Weber, *Peasants into Frenchmen*, *op. cit.*

au Roi et des principes de l'« industrie⁵⁶ ». Durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, le sujet de cette stratégie, les Highlanders, fut désigné idéologiquement comme un Autre, culturellement étranger, dont le vêtement, la langue, les manières et les modes de subsistance différents furent interprétés comme les marques de l'appartenance à une « race » distincte et inférieure. Précisément, ils étaient vus comme « de grossiers sauvages », des « barbares », une « race » qui était littéralement au-delà de la frontière de la civilisation : l'on pensait que la violence et la disposition pour la guerre étaient des caractéristiques inhérentes aux Highlanders et aux relations sociales dans la vie des Highlands⁵⁷. Cet attribut supposé naturel fut « remanié » au cours de la poursuite de l'œuvre de civilisation britannique au-delà du Royaume-Uni, par l'utilisation des Highlands comme réservoir de recrutement pour les forces armées britanniques ; la barbarie acclimatée devint alors agent de la civilisation quand la violence eut comme objet les « races » inférieures, colonisées au-delà des frontières de l'Europe.

Mais les classes bourgeoises dirigeantes des États-nations européens, dont plusieurs n'avaient émergé que pendant le XIX^e siècle, n'ont pas seulement racialisé les classes qu'elles exploitaient. Elles se sont elles-mêmes racialisées en construisant les mythes de leurs propres classes d'origine, considérées pratiquement autant comme nationales que comme bourgeoises. Et il y eut beaucoup de mythes auxquels se référer. Parmi les nombreux discours racialisés produits dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles, il y en avait un qui considérait la population de l'Europe comme composée de différentes « races ». Cela devint un lieu commun pour les membres de la bourgeoisie de chaque État-nation de s'identifier eux-mêmes à une ligne imaginaire de descendance généalogique « racialisée » ; s'y référant en outre pour identifier le critère d'appartenance à la nation, pour déterminer le « nous » commun. En conséquence, on s'imaginait que chaque nation avait un caractère, une composition et une histoire « raciaux ». Dans ces discours de descendance et d'appartenance, « race » et « nation » devinrent souvent des catégories indistinctes⁵⁸.

Formellement, il existait une contradiction entre ces discours qui représentaient la classe ouvrière comme

56. P. Womack, *Improvement and Romance: Constructing the Myth of the Highlands*, London, MacMillan, 1989, p. 5.

57. P. Womack, *ibid.*, p. 27-38.

58. J. Barzun, *Race: A Study in Modern Superstition*, London, Methuen, 1938 ; *The French Race: Theories of its Origins and its Social and Political Implications*, New York, Kennikat Press, 1966.

« des sauvages urbains » et, dès lors, comme une « race à part », ayant besoin de civilisation, et ceux qui représentaient la bourgeoisie comme ayant « une histoire et un caractère raciaux » qui symbolisaient « la nation » comme un tout. L'ancien discours racialisé excluait la classe ouvrière alors que le plus récent l'incluait. Mais la logique formelle n'était pas le critère déterminant de l'utilité politique de ces différents discours. Au contraire, leur utilité dépendait des intérêts souvent conflictuels et des stratégies des différentes fractions de la classe dirigeante⁵⁹. De plus, l'idéologie du nationalisme se prêtait à la contrefaçon⁶⁰ : ainsi, il y avait différents nationalismes constitués non seulement d'en haut mais aussi d'en bas.

Pendant les trente dernières années du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, le processus de nationalisation devint partiellement autonome tout en étant directement initié par l'État. Des mouvements politiques se développèrent en Europe, défendant une nouvelle forme de nationalisme qui idéalisait l'homogénéité culturelle et « raciale » comme le fondement de la nation, dans le but de construire un Autre racialisé⁶¹. S'appuyant sur le discours scientifique dominant de « race », autant que sur la vieille imagerie religieuse négative⁶², des sections de la petite bourgeoisie et de la « classe moyenne » émergente se plainquirent qu'il y avait dans « leur » nation, des éléments « racialement impurs ». Cette articulation particulière du racisme et du nationalisme identifiait les Juifs comme la première source de « pollution ». La dynamique qui sous-tendait cette forme de racisme, au moins dans le cas de la France et de l'Allemagne, n'avait pas grand-chose à voir avec le caractère d'intrusion non désirable attribué à une population immigrée récemment arrivée. A cet égard, les événements qui eurent lieu en Grande-Bretagne⁶³ à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle furent exceptionnels.

Aussi, dans les États-nations d'Europe, certaines formes de racisme furent organisées et exprimées à partir du XVIII^e siècle en tant qu'élément constitutif du processus de nationalisation. Mais le projet de nationalisation ne fut jamais accompli : l'homogénéité culturelle à l'intérieur de chaque frontière nationale en Europe ne fut jamais achevée. La division centrale de

59. A. Summers, "The Character of Edwardian Nationalism", in P. Kennedy, A. Nicholls (éds), *Nationalist and Racialist Movements in Britain and Germany before 1914*, London, MacMillan, 1981.

60. B. Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, p. 67.

61. R. Miles, *Racism*, op. cit., p. 115-116 ; E. Hobsbawm, *Nations and Nationalism...*, op. cit., p. 102, 105-108, 117, 121.

62. G. L. Mosse, *Toward the Final Solution: A History of European Racism*, London, Dent & Sons, 1978.

63. C. Holmes, *Anti-Semitism in British Society 1876-1939*, London, Edward Arnold, 1979.

classe entre la bourgeoisie et le prolétariat se manifestait notamment par la reproduction de deux expressions culturelles différenciées qui ne fut que partiellement transcendée par la nationalisation. En outre, la persistance à des degrés variés d'une paysannerie et d'un prolétariat rural dans les États-nations européens maintenait une différenciation culturelle rurale et régionale ; de même, le développement antérieur d'identités culturelles territorialement marquées s'exprimant par la pratique d'une langue ou d'un mode de vie particuliers, souvent assez fortes pour pouvoir résister avec succès, au moins partiellement, à la nationalisation tentée par l'État centralisé. Dans certains cas, ces populations furent intégrées à l'État-nation sur des bases spécifiques, privilégiées comme par exemple dans le cas de l'Écosse⁶⁴.

La résistance victorieuse permit de conserver le « matériel de base » culturel qui, depuis la fin du XIX^e siècle, était devenu le sujet (mais pas la cause) des mouvements politiques de « libération nationale » dans un certain nombre d'États-nations d'Europe. Ces exemples comprennent, dans le cas de la France, la Bretagne et la Corse ; dans le cas de l'Espagne, la Catalogne et le Pays basque ; et, dans le cas du Royaume-Uni, l'Irlande du Nord, l'Écosse et le Pays de Galles⁶⁵. Pour beaucoup de ceux engagés dans ces luttes politiques, l'affirmation souvent répétée selon laquelle la décolonisation a été accomplie ne peut être vraie : il y a beaucoup d'endroits à l'intérieur même de l'Europe où l'idée d'une Europe postcoloniale résiste mal à la confrontation avec les réalités d'inégalités matérielles, de différence culturelle et d'exercice discriminatoire du pouvoir d'État. A partir de là, on ne devrait pas s'étonner d'apprendre que l'édition de la plus récente traduction anglaise (1990) du fameux livre d'Albert Memmi, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, comporte une nouvelle introduction, écrite par un sociologue irlandais qui reprend l'expérience et les arguments de Memmi pour interpréter la situation de l'Irlande de Nord.

Le fait que ces luttes politiques en Europe s'expriment dans le langage du nationalisme et de l'anti-colonialisme devrait nous alerter sur la possibilité que leur origine et leur genèse puissent être associées, en partie, à une expression historique (peut-être même

64. T. Nairn, *The Break-up of Britain*, op. cit.

65. C. R. Forster, *Nations Without a State: Ethnic Minorities in Western Europe*, New York, Praeger, 1980 ; M. McDonald, "We are not French!" : *Language, Culture and Identity in Brittany*, London, Routledge, 1989 ; M. Watson (éd.), *Contemporary Minority Nationalism*, London, Routledge, 1990, p. 66.

contemporaine) du racisme. Après tout, les luttes anti-coloniales du XX^e siècle en Afrique, dans le subcontinent indien et dans les Caraïbes s'exprimaient dans ce langage et l'on trouverait peu de personnes pour remettre en question le fait que le racisme ait été un élément fort de la pratique de la colonisation dans ces parties du monde extérieures à l'Europe. En d'autres termes, y a-t-il une articulation manifeste entre racisme et nationalisme dans ces exemples de nationalisation incomplète et de résistance, et si oui, quels en sont les paramètres ?

Peu d'auteurs sur le racisme ont posé une telle question et moins encore ont tenté d'y répondre. Je ne citerai qu'un seul exemple pour démontrer à quel point cette question mérite d'être posée. La colonisation de l'Irlande par l'État britannique s'est accompagnée d'une longue histoire de légitimation dans laquelle se sont articulées différentes représentations de l'Irlandais. Au milieu du XVI^e siècle, la classe dirigeante britannique définissait l'Irlandais comme un sauvage et un rustre, même si l'attribution de ces caractéristiques négatives allaient de pair avec d'autres évaluations plus positives⁶⁶. Ce discours de la sauvagerie et de la civilisation fut ensuite racialisé⁶⁷.

Par exemple, cherchant à expliquer l'importante avance de l'industrialisation capitaliste en Ulster (dont la plus grande part devait devenir l'Irlande du Nord quand l'État Libre d'Irlande fut constitué en 1922), par rapport au reste de l'Irlande, l'auteur d'une lettre publiée dans un journal de Belfast dans les années 1890 affirmait : « L'Ulster, à mon avis, n'est pas sentimentalement Irlandais. Il y a beaucoup plus de sang écossais et anglais en Ulster parmi toutes les classes de la société. La race de ceux qui sont auto-dépendants, industriels, ambitieux et qui ne s'assoient pas pour gémir et blâmer leurs dirigeants, quand leur paresse, leur imprévoyance et leur manque d'esprit d'entreprise les maintient dans la pauvreté, est certainement largement prépondérante⁶⁸. »

Faisant abstraction de la référence à l'Ulster, on pourrait facilement conclure que ce texte fut écrit par un colonisateur anglais ou écossais à propos de l'Afrique : dans les deux cas, « l'arriération économique » est expliquée par l'attribution à la « race » colonisée d'un ensemble de caractéristiques négatives

66. D. B. Quinn, *The Elizabethans and the Irish*, Ithaca, Cornell University Press, 1966, p. 26, 32-33.

67. R. Miles, *Racism and Migrant...*, *op. cit.*

68. H. Patterson, *Class Conflict and Sectarianism: The Protestant Working Class and the Belfast Labour Movement 1868-1920*, Belfast, Blackstaff Press, 1980.

tandis que le « progrès » résulterait des qualités de la « race » supérieure des colonisateurs⁶⁹.

Ainsi une forme de racisme fut un élément fort de la domination et de l'exploitation de l'Ulster en particulier, et de l'Irlande plus généralement, forme qui s'articulait sur une différenciation religieuse, profondément enracinée dans l'histoire de l'Europe, entre le protestantisme et le catholicisme. Il serait tout à fait intéressant d'explorer les autres exemples de nationalisme intérieur, séparatiste, afin d'identifier l'influence (si elle existe) d'un racisme exprimé par l'État « colonisateur » et celles des classes qui s'identifiaient elles-mêmes avec ce projet politique et économique qui cherchait à vaincre « l'arriération » des périphéries.

Il y a un autre sens dans lequel les projets de nationalisation du XIX^e siècle ont été (et sont) inachevés. Dans la mesure où la nationalisation idéalisait l'unité d'une population homogène culturellement et/ou biologiquement, le maintien, au-delà de la frontière nationale, de populations possédant (ou qui croyaient posséder) ces caractéristiques, constituait (et constitue) potentiellement, soit la possibilité d'une extension de la frontière pour les inclure, soit celle d'une migration vers l'État-nation. Il y a, par exemple, des centaines de milliers de gens en Europe centrale et de l'Est qui peuvent revendiquer qu'ils sont Allemands par descendance culturelle et biologique : ces populations ont émigré en grand nombre vers la République fédérale d'Allemagne dans les années 1980⁷⁰. Dans de telles circonstances, on peut très bien se trouver face à une articulation renouvelée entre nationalisme et racisme dans le cadre d'une lutte sur les critères retenus pour définir qui « appartient » à la nation.



Quel est le sens d'une telle rétrospective historique ? Premièrement, elle souligne la centralité du processus de nationalisation comme mouvement historiquement constitué, inséparable du développement du capitalisme en Europe et, dès lors, l'existence de différentes histoires nationales ayant chacune leurs propres spécificités. Ces histoires sont caractérisées par des articulations différentes entre nationalisme et racisme et donc, par la présence de différents racismes *intérieurs* et *exté-*

69. R. Miles, *Racism and Migrant...*, *op. cit.*, p. 95-120.

70. N. Räthzel, "Germany: One Race, one Nation", *Race and Class*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 31-48.

rieurs (et de leur articulation). Si leurs éléments communs peuvent être retenus dans des typologies distinguant par exemple le racisme « anti-noir » du racisme « anti-juif », la force du processus de nationalisation devrait nous alerter sur l'importance des déterminants proprement nationaux de leur généalogie et de leur évolution, et de leur articulation avec les autres idéologies et les autres processus. Les différentes définitions légales de « l'appartenance » dans chaque État-nation de l'Europe en témoignent⁷¹. La notion d'un racisme européen, par sa nature même, tend à supprimer ces distinctions. Plus sérieusement, un concept de racisme européen qui traite toutes ces histoires nationales comme des exemples identiques d'une évolution historique unique impose une homogénéité sans faille qui nie ses spécificités⁷².

Deuxièmement, le contraste entre la reproduction continue des racismes référant implicitement ou explicitement à l'idée de frontière nationale dans le but de marquer les limites entre un Soi et un Autre intérieur et le transnationalisme du racisme européen naissant ne se situe pas dans la nouveauté du dernier, ni dans l'ancienneté du premier. Les racismes scientifique et colonial du XIX^e siècle étaient déjà des racismes européens. La différence réside dans le caractère du contexte structurel dans lequel ces racismes se sont exprimés ou s'expriment. Les racismes nationaux du XIX^e siècle et du début du XX^e s'articulaient dans le contexte d'un conflit économique et politique intense entre les États-nations capitalistes de l'Europe. Dès lors, dans le cas de la Grande-Bretagne, il n'est pas surprenant que des gens qu'on croyait d'origine allemande, furent attaqués, tout comme leurs biens, pendant la période de la Première Guerre mondiale ni qu'un même destin s'abattit sur les populations d'origine italienne pendant la Seconde Guerre mondiale, violence qui était précédée et légitimée par des discours en partie racistes et encouragés par l'État⁷³.

Le nouvel élément-clé n'est pas (comme le dit Balibar) la médiation de l'État entre le Soi et l'Autre mais plutôt, (comme il le reconnaît), la *transmutation partielle de l'État-nation* résultant de la création de structures politiques et économiques supranationales en Europe, dont le déterminant sous-jacent est le désir de créer un espace politique pour faciliter la croissance

71. W. R. Brubaker, "Immigration, Citizenship, and the Nation-State in France and Germany: A Comparative Historical Analysis", *International Sociology*, vol. 5, n° 4, 1990, p. 461-474.

72. F. Bovenkerk, R. Miles, G. Verbunt, "Racism, Migration and the State in Western Europe: A Case for Comparative Analysis", *International Sociology*, vol. 5, n° 4, 1990, p. 475-490.

73. C. Holmes, *John Bull's Island: Immigration and British Society 1871-1971*, London, MacMillan, 1988 ; P. Panayi, *The Enemy in our Midst: Germans in Britain During the First World War*, New York, Berg, 1991.

d'unités de capital pouvant rester compétitives avec celles basées ailleurs dans le système économique mondial⁷⁴. L'unité politique nationale tout comme l'État restent des réalités puissantes. Mais le mouvement vers une forme d'union politique et économique dans la communauté européenne implique qu'une multitude d'enjeux politiques et économiques que chaque État individuel devait, au cours du XIX^e siècle, traiter en accord avec ses intérêts nationaux, doivent être maintenant, de plus en plus, traités en accord avec des intérêts collectifs. Ainsi la frontière de « notre » champ économique et politique s'est étendue, impliquant un élargissement à l'Europe de la frontière de la « communauté imaginaire » de chaque État-nation (et dès lors, le *renouveau* et la *reconstruction* de l'idée d'Europe). A la limite de cette frontière récemment élargie, il y a des « nouveaux » et des « anciens » Autres qui peuvent représenter une menace pour « *nos* » intérêts en tant qu'Européens, en particulier là où les inégalités matérielles et les conflits politiques sont la source d'une migration potentielle vers l'Europe. De plus, et il y a là une contradiction majeure, les représentants des « anciens » Autres sont maintenant des résidents permanents de l'entité supranationale que constitue la communauté européenne : dans la structure des relations sociales, ils sont aussi Européens, même si leur européenité est niée idéologiquement et devient, pour cette raison, un terrain de lutte.

Troisièmement, et surtout depuis l'effondrement du communisme, l'interrelation complexe entre l'inachèvement de la nationalisation en Europe et la forme contemporaine du processus d'eupéanisation constitue, indépendamment de l'immigration, un contexte favorable à l'expression du racisme. Les nationalismes séparatistes et les nationalismes ravivés des États-nations subsistant de l'Europe centrale et de l'Est (incluant l'Allemagne depuis la réunification), induisent un débat sur les critères de l'appartenance à la nation, augmentant la possibilité d'un recours à des définitions racistes. Les nationalismes séparatistes cherchent couramment à réparer une « injustice » historique : la création d'institutions européennes supranationales fournit un contexte nouveau dans lequel il faut resituer la revendication d'indépendance par rapport à une « oppression nationale » ; cette nouvelle lutte politique

74. R. Miles, *Racism and Migrant...*
op. cit.

implique nécessairement un débat sur les paramètres du « nous » qui ont été supprimés et une réinterprétation de l'histoire des événements et des luttes par lesquels la nation est socialement définie. L'histoire des mouvements politiques nationalistes contemporains au Royaume-Uni, en France ou en Espagne pourrait alors être analysée pour évaluer jusqu'à quel point ils ont été constitués par le racisme et à quel point ils ont construit des mythes racialisés sur leur origine et leur destin⁷⁵.

Dans le cas des États-nations restructurés par l'effondrement du communisme, alors que de nouvelles populations d'immigrés peuvent devenir le centre du débat sur les critères de l'appartenance, la présence de minorités culturelles internes peut être aussi considérée comme un Autre *intérieur*. Ces significations contemporaines peuvent s'appuyer sur des souvenirs inscrits dans la mémoire de sens commun d'identifications plus anciennes de ces mêmes minorités comme formes « d'intrusion raciale ». Pour cette raison, une compréhension de l'histoire des premiers racismes intérieurs est nécessaire pour comprendre comment un tel héritage historique peut être retravaillé dans un nouveau contexte structurel. La qualité imaginaire d'européanité peut constituer une définition transnationale de Soi à laquelle on imagine que le Soi nationalisé appartient : cela signifie que l'on peut l'imaginer comme une extension de la généalogie nationalisée, destinée à renforcer la qualité d'étranger de l'Autre *intérieur* dont l'appartenance est toujours ailleurs.

Traduction de Carole Scipion

75. D. Conversi, "Language or Race?: The Choice of Core Values in the Development of Catalan and Basque Nationalism", *Ethnic and Racial Studies*, vol. 13, n° 1, 1990, p. 50-70.